

**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

5 | 2007**Sismographie des terreurs**

L'Histoire brouillée

Musées et mémoriaux du génocide cambodgien*Scrambled History. Museums and memorials of Cambodian genocide***Jean-Louis Margolin**

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/781>

DOI : 10.4000/gradhiva.781

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2007

Pagination : 84-95

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Jean-Louis Margolin, « L'Histoire brouillée », *Gradhiva* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 12 juillet 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/781> ; DOI : 10.4000/gradhiva.781

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© musée du quai Branly

L'Histoire brouillée

Musées et mémoriaux du génocide cambodgien

Scrambled History. Museums and memorials of Cambodian genocide

Jean-Louis Margolin



Fig. 1 Musée de Tuol Sleng sur le site de la prison S-21, Phnom Penh, Cambodge. Photo : Bruno Fontana, série S-21 artiscopes.

- 1 La préservation et la mise en valeur des traces du génocide accompli par les Khmers rouges entre 1975 et 1979 se sont heurtées à plusieurs séries d'obstacles. La première est matérielle. Le régime de Pol Pot n'a pratiquement rien construit, sinon un réseau de barrages et de canaux d'irrigation d'ailleurs si mal tracés ou réalisés que la plupart ont

aujourd'hui disparu. Il n'y eut même pas ces monuments grotesques et terrifiants que furent les camps pour les autres totalitarismes. Non que les lieux de détention aient manqué: le Centre de documentation du Cambodge (DC-Cam), qui anime les investigations sur le génocide, a recensé pour l'instant 189 prisons khmères rouges, pour un pays qui comptait alors à peine 7 millions d'habitants. Mais, apparemment sans exception, des bâtiments publics préexistants (écoles et temples, en grande majorité) furent ainsi reconvertis. Après 1979, ils furent soit détruits, soit récupérés par leurs anciens détenteurs. Le lieu emblématique du génocide, l'ex-lycée connu sous le nom de Tuol Sleng, a gardé l'apparence extérieure d'un établissement d'enseignement, et sa taille n'a rien de spectaculaire: le nombre de détenus semble n'y avoir jamais dépassé les 1 500¹. Ces édifices modestes et discrets n'ont pas été conservés comme des lieux de mémoire, et même ceux que la végétation n'a pas recouverts sont aujourd'hui presque impossibles à repérer.

- 2 La deuxième série d'obstacles tient à l'histoire politique depuis 1979. Le fragile système politique apporté dans ses fourgons par l'occupant vietnamien était pris dans un dilemme insoluble. D'un côté, pour justifier sa prise du pouvoir, il devait vouer aux gémonies les Khmers rouges. D'un autre, lui-même composé de cadres moyens issus du mouvement et en butte à l'hostilité de l'Occident anti-vietnamien, il ne pouvait guère élargir sa base sinon en réintégrant le plus possible d'anciens partisans de Pol Pot. D'où ce tour de passe-passe: accabler le tyran déchu, lui attribuer tous les maux du pays et le rejeter du côté du nazisme, puisque le régime, jusqu'en 1989, continuait à se réclamer du communisme. Même la « révolution » d'avril 1975 continuait à être honorée: elle aurait ensuite été malencontreusement « trahie ». Après de bien difficiles débuts, la manœuvre finit par fonctionner: la plupart des Khmers rouges se rallièrent au gouvernement de Hun Sen, jusqu'à ses plus proches compagnons, entre 1996 et 1998. Pol Pot ayant eu alors la bonne idée de mourir, il ne restait du point de vue du pouvoir plus personne à poursuivre. Et plus rien à étudier de trop près, de peur qu'on ne décèle d'embarrassantes filiations entre le passé et le présent... Il y eut donc longtemps à Phnom Penh une orwellienne « Journée de la haine », mais cela resta une haine abstraite, contre une idéologie travestie et contre un fantôme. Même Tuol Sleng, au début visite obligatoire pour les enfants des écoles comme pour les délégations étrangères, finit par être déserté, et l'on évoqua même avec insistance sa fermeture. La « réconciliation nationale » – et la tranquillité de Hun Sen – furent à ce prix.
- 3 Cela nous amène à la dernière série d'obstacles. La population ne fut pas complètement dupe de cette révision de l'histoire, mais les commémorations officielles du génocide restèrent dans les esprits associées à une dure et surtout trop longue occupation vietnamienne (une décennie). Le terme de génocide lui-même n'avait-il pas été popularisé à partir de 1978 par Hanoi, à qui la gauche intellectuelle mondiale, hier enthousiasmée par les Khmers rouges, s'empressa d'emboîter le pas? Et, pour les Cambodgiens, si la version officielle leur paraissait peu convaincante, il leur était bien difficile cependant de parvenir à objectiver suffisamment le régime de Pol Pot pour élaborer un récit alternatif, susceptible d'impulser des actions collectives. Ajoutons ce fait simple, maintes fois constaté après les catastrophes majeures: les survivants, une génération durant, n'aspirent qu'à se remettre à vivre et ne veulent plus, pour la plupart, avoir à penser à une horreur mal surmontée, source de cauchemars, parfois de folie.

Politique de la mémoire

- 4 Si le Cambodge a tant de mal à se forger une mémoire du génocide, c'est d'abord parce que l'histoire de ce dernier y est présentée de façon partielle, insuffisante, et plus encore contradictoire. C'est particulièrement manifeste dans les manuels scolaires. Ceux-ci n'évoquent les années Pol Pot avec quelques détails qu'en douzième, soit vers la fin du lycée (auquel n'accède qu'une minorité). L'examen du manuel officiel d'histoire de ce niveau, publié en 2001, montre la volonté de présenter deux récits opposés de la guerre civile de 1970-1975, sans choisir entre eux. Il est ainsi écrit :
- 5 « Ceux qui soutenaient la république khmère aidée par les États-Unis sacrifièrent leurs vies dans un effort pour défendre le régime, l'indépendance, la souveraineté et l'intégrité territoriale, qui tous avaient été violés de façon répétée par le Vietcong, l'armée nord-vietnamienne et les Khmers rouges communistes, ces derniers avec le soutien de la Chine populaire. À l'inverse, dans les zones libérées des campagnes, beaucoup de citoyens de la majorité pauvre sacrifièrent leurs vies en rejoignant l'armée de Libération, de façon à libérer le pays de ce qu'ils percevaient comme les impérialistes américains et leurs alliés². »
- 6 Et l'on parle toujours de « libération » de Phnom Penh, en avril 1975... Un peu plus loin, les persécutions et les souffrances sont correctement décrites, mais on insiste tout autant sur les déclarations et mesures officielles de réorganisation du pays en répétant le discours des Khmers rouges sans un mot de critique : « Ainsi nous pourrions vivre dans une société joyeuse, avec une justice authentique et sous une démocratie ne connaissant ni riches ni pauvres, ni oppresseurs ni opprimés. » Pourtant le paragraphe suivant parle des « esclaves » de l'Angkar³. Le génocide lui-même est présenté d'étrange façon : négligence presque complète des principales causes de mortalité (la famine, les exécutions, les prisons), mais longs développements sur ce qu'on pourrait dénommer *ethnocide* (les atteintes à la culture, à la religion, aux coutumes, à la famille), reprise du chiffre officiel de 1979 – plus de 3 millions de victimes –, abandonné depuis par la plupart des historiens ; suit un passage tout aussi long sur la prétendue lutte de libération qu'aurait menée le Front de salut national dont faisait partie Hun Sen, à qui est attribuée la victoire sur Pol Pot et la prise de Phnom Penh, l'« aide » des Vietnamiens étant à peine mentionnée...
- 7 On devine la perplexité des jeunes Cambodgiens devant pareil récit, à la fois propagandiste et, sur le fond, incompréhensible. Ainsi ne tente-t-on même pas d'expliquer la faille béante entre le beau discours et les épouvantables réalités sous les Khmers rouges. Les discours officiels restent pétris des mêmes apories. Ainsi le 17 avril – jour du début de l'évacuation forcée de Phnom Penh – ne serait toujours pas à marquer d'une pierre noire : pour le Premier ministre, s'exprimant en avril 2000, « c'est le jour qui arrêta l'invasion étrangère. [...] C'est un jour de joie autant que de tristesse. Mais la joie compte moins que la tristesse, car à partir de ce jour nous perdîmes tout et tombâmes dans un régime génocidaire⁴ ».



Fig. 2 Musée de Tuol Sleng sur le site de la prison S-21, Phnom Penh, Cambodge, panneau de portraits des victimes. Photo : Bruno Fontana, série S-21 artiscopes.

- 8 Quelques pas semblent cependant avoir été accomplis récemment. Il s'agit d'abord de l'accord enfin signé avec l'ONU en octobre 2004, qui ouvre la voie à un procès des chefs khmers rouges – s'il en reste alors. Pour ce qui nous intéresse le plus ici, une circulaire officielle de décembre 2001 prévoit la collaboration des autorités municipales et provinciales, et des experts, en vue « d'examiner, restaurer et conserver les mémoriaux existants, ainsi que d'investiguer et étudier les autres charniers subsistants, de façon à ce que tous ces lieux puissent être transformés en mémoriaux, avec clôtures, arbres et panneaux d'information, tant pour les citoyens que pour les touristes ». De manière plus douteuse, la même circulaire entend créer une « région nationale de tourisme historique » dans les montagnes d'Anlong Veng, qui furent le cadre « de la dernière étape de la vie politique des chefs et de l'organisation militaire des Khmers rouges de Pol Pot⁵ ». Norodom Sihanouk, juste avant son abdication, se plaça sur le terrain un peu délaissé de la volonté d'amnésie : le 17 avril 2004, il demandait, au nom des principes du bouddhisme, que l'on procède à la crémation des restes des victimes du génocide. Le clergé est pourtant plutôt favorable à leur conservation, à laquelle il contribue beaucoup. Le vieux roi a son alliance contre nature avec les Khmers rouges de 1970 à faire oublier... Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Hun Sen persiste dans l'attitude fixée en 2001 et n'entend pas détruire les preuves les plus frappantes de la réalité du génocide (Cougill 2004). La population semble également préférer le statu quo, même si elle fréquente peu les mémoriaux – pas plus que les divers lieux consacrés à la mort, on y reviendra.

Les lieux centraux : Tuol Sleng et Choeung Ek⁶

- 9 À Tuol Sleng, musée du Génocide, la mort vous saisit à peine arrivé dans la cour : quatorze tombes individuelles, blanches, élémentaires, évoquent les cadavres découverts en janvier 1979 ; une grande jarre servait au supplice de l'eau. La mort vous poursuit dans les

escaliers et dans les classes/cellules, ornées d'un tableau où figure le règlement intérieur (se taire, obéir sans broncher, ne rien faire sans autorisation sous peine de trente coups de fouet...), et où l'on distingue par endroits des traces de sang, déjà de moins en moins discernables de la saleté ambiante en 1996... La mort vous accable de tout son poids à la vision des quelque 7 000 petites photographies de victimes à leur entrée dans la gueule du monstre qui, quelques jours ou, au maximum, quelques mois plus tard, ne recracherait que les ossements. Ces clichés, systématiquement pris par les fonctionnaires du *santebal* et oubliés dans leur retraite précipitée, constituent l'originalité et désormais, si l'on peut dire, « l'image de marque » du génocide cambodgien. Curieusement, ce « clou » de la visite d'un lieu unique peut être délocalisé avec une grande facilité : les clichés ont fait l'objet de plusieurs expositions à travers le monde et sont disponibles sur Internet, où les survivants sont invités à donner sur ces ombres les informations qu'ils pourraient connaître⁷. À Tuol Sleng, les photographies emplissent tout un étage de classes. Sagement rangées par panneaux de 36 (une quarantaine par salle), elles sont classées par genre (hommes/femmes) et, plus ou moins, par thématique : femmes avec enfant, hommes aux coudes attachés dans le dos (ce qui n'est jamais le cas pour les femmes), hommes manifestement tabassés ou torturés, étrangers, etc. Terriblement poignantes, car elles rendent palpable leur souffrance, déjà présente et plus encore prévisible, ces images s'accordent aussi avec la volonté qui prévaut aujourd'hui de ne plus voir dans les victimes une masse indifférenciée ou des catégories préétablies, mais une somme d'individualités irréductibles. Elles laissent cependant un certain malaise à celui qui sait à quel point la masse des Cambodgiens porta rapidement les stigmates de la sous-alimentation et de l'impossibilité de renouveler leur garde-robe : bien des photographies montrent des personnes correctement nourries et vêtues, ce qui laisse deviner leur type de fonction avant leur arrestation... Certaines victimes sont davantage encore individualisées : courte notice biographique ou reproduction d'extraits de leurs confessions (en particulier dans le cas d'étrangers), où la vibration de leur vie interrompue transparait à côté des auto-accusations fantaisistes. Cependant, l'égalité règne dans la mort : tous différents certes,

mais tous semblables par la taille et la disposition de l'image. Les bourreaux, qui se photographiaient eux aussi, ont leur panneau...

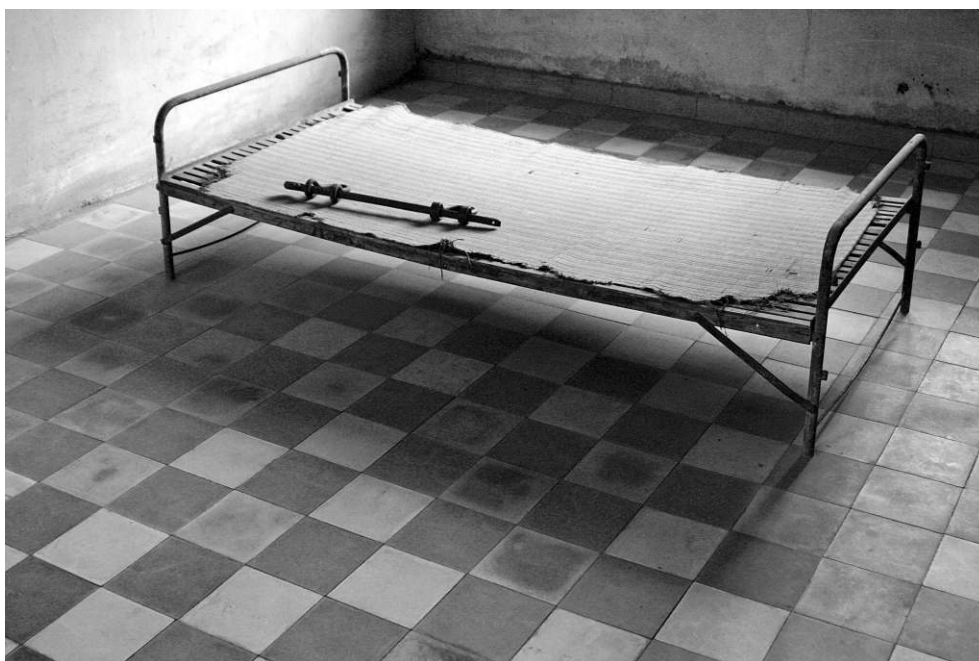


Fig. 3 Musée de Tuol Sleng, prison S-21. Photo : Bruno Fontana, série S-21 artiscopes.

- 10 Après de longues années de quasi-délaissement, le DC-Cam, aidé financièrement par le Congrès des États-Unis, a largement contribué à redynamiser le musée du Génocide. De nouvelles salles ont été ouvertes depuis 2003. On y projette les films remarquables de Rithy Panh, surtout connu en France pour son *S-21*. On y trouve aussi quatre expositions permanentes, d'un très grand intérêt, et qui évitent le registre de la seule émotion. Significativement, trois d'entre elles déplacent la focale des victimes aux bourreaux : les grands chefs khmers rouges ; les Khmers rouges entre 1975 et 1979, confrontés à ce qu'ils sont devenus un quart de siècle plus tard ; et dans le prolongement de cette dernière, *Stilled lives*, une étude biographique de 51 anciens cadres et militants⁸. Très différente est l'exposition *Forensics* qui, depuis 2004, présente une série de crânes exhumés, permettant d'expliquer le repérage des causes du décès par les médecins légistes.
- 11 Choeung Ek est situé à une quinzaine de kilomètres de la capitale, sur l'emplacement du principal centre d'exécution où étaient emmenés les détenus de Tuol Sleng après avoir « confessé » leurs « crimes » ; en 1980, 8 985 cadavres y furent exhumés de près d'une centaine de fosses communes, plusieurs dizaines d'autres étant laissées volontairement intactes. L'équivalent des photographies dans le pouvoir d'évocation, ce sont là les crânes. Longtemps entassés sous de simples auvents de bambou aux toits de paille, ils emplissent désormais dix-sept étagères dans un vaste *chedi*⁹ de marbre. Ils sont encore plus soigneusement classés par sexe et âge : enfants mâles de 10 à 14 ans, filles de 15 à 21 ans, etc. Leur aspect est parfois individualisé, si l'on peut dire, par l'évidence du coup qui leur fut mortel. Des panneaux de photographies, retraçant les exhumations de 1980, aident à faire le lien avec les charniers voisins.
- 12 Pour quiconque visite Tuol Sleng et Choeung Ek, le premier sentiment est celui de la banalité des lieux. Foin de ces métropoles mortuaires que restent les grands camps nazis, même en partie détruits. Ce centre nerveux de l'extermination a la taille réduite et l'aspect presque riant du lycée à quatre bâtiments de trois étages qu'il fut, aspect souligné

par la pimpante peinture blanche dont on a cru bon d'affubler la base des arbres, les bornes, certaines allées et la clôture (qui n'a plus rien à voir avec cette double ou triple rangée de tôles ondulées surmontées de barbelés de 1979). Un portique sans agrès, une cabane à souvenirs, un vaste rectangle entre les bâtiments, et si peu de monde : pas de quoi se sentir oppressé dans ce faubourg tranquille et excentré. Des enfants jouent au ballon, juste à l'extérieur, contre l'envers du mur même auquel sont accrochées les fameuses photographies d'identité des suppliciés... L'intérieur ne dément pas complètement cette première impression puisqu'il est surtout composé de salles de classe (avec parfois encore au mur les tableaux noirs), banalement vides, l'air d'avoir été désaffectées – sauf les quelques-unes transformées en espaces d'exposition.

- 13 Quant à Choeung Ek, le lieu est entouré d'une campagne idyllique (les deux termes sont redondants dans le cas du Cambodge), aujourd'hui fortement peuplée ; il s'agissait, *avant*, d'une plantation d'arbres à longans. Quelques panneaux d'explication, le stupa emplis de crânes (bien blanc et pimpant lui aussi, l'esthétique du bouddhisme industriel) et les fosses, vagues « trous d'obus » parfois encerclés de chaînes blanches d'où, çà et là, en cherchant un peu, on distingue cependant de vagues ossements, des lambeaux de vêtements affleurant...
- 14 Rien dans tout cela de spectaculaire. Plutôt un sentiment d'incongruité, d'un rajout disharmonieux et déroutant à ces lieux tout simples, où l'horreur n'envahit jamais la totalité du paysage. Il y a sans doute là l'effet d'un génocide du tiers-monde, aux moyens limités – ce qui ne réduit guère son efficacité¹⁰. Il y a aussi une évidente volonté de dissimulation, qui correspondait au projet des Khmers rouges : cacher la mise à mort, rendue ainsi incertaine pour les survivants, mais aussi terrorisante dans son obscurité même – un *Nacht und Nebel* tropicalisé. On venait vous chercher, presque toujours le soir, pour « étudier » – en ce sens, que Tuol Sleng ait à l'origine été un établissement d'enseignement tient de la sinistre plaisanterie – ; ensuite vos proches comprenaient qu'il serait aussi vain que dangereux pour eux de demander de vos nouvelles. La prison était triplement protégée des indiscrets : par sa banalité même (encore que, dans le silence de la nuit, les cris des torturés aient été plus qu'audibles, comme en témoignent les rares rescapés¹¹), par l'expulsion des habitants de Phnom Penh (seuls y vivaient les fonctionnaires du régime, quelques ouvriers et des coopérants chinois, dans des sortes de casernes) et par une cinquantaine de gardes armés veillant en permanence¹². Ajoutons que l'appareil prenait les moyens de se faire respecter : plusieurs dizaines de gardiens de Tuol Sleng y finirent eux-mêmes leurs jours. Les « actions », dans un Choeung Ek à l'écart des grands axes et dont les habitants, enrégimentés ou déportés comme partout dans le pays, étaient tenus à distance, se déroulaient toujours la nuit ; le son mat des barres de fer s'écrasant sur les nuques ne la troublait que faiblement.
- 15 Bien sûr, l'horreur était en fait partout. Certaines des salles de classe étaient des lieux d'interrogatoire : cela impliquait presque inmanquablement la torture, même si les méthodes dites par les bourreaux « douces » (pressions psychologiques, utilisation de l'épuisement et de l'affamement des détenus) n'étaient pas négligées. D'autres étaient emplies de 50 à 100 prisonniers alignés à même le sol sur plusieurs rangs, un pied enchaîné en permanence à une lourde barre de métal collective, scellée. Seules les femmes, qui avaient leurs propres « classes » et devaient souvent s'occuper de petits enfants, échappaient généralement à l'enchaînement. Le portique servait à des tortures supplémentaires et, suivant certains, à des pendaisons.

- 16 Le travestissement fut aussi, à un degré certes inférieur, le principe du gouvernement d'après 1979. D'abord le nom même de Tuol Sleng : en fait, le lycée était sous Sihanouk dénommé Ponhear Yat ; puis, sous Lon Nol, il fut rebaptisé Tuol Svay Prey (« colline du manguiier sauvage »). Sous Pol Pot, on ne parla que de S-21 (ou *santebal*, le bureau de la Sécurité, dirigé par Douch¹³ sous l'autorité directe du ministre de la Défense Son Sen et de Pol Pot). Tuol Sleng était le nom d'une école primaire toute proche : son nom (« colline de l'arbre vénéneux », « Sleng ») parut plus approprié... Plus grave sans doute : Choeung Ek est, sur les panneaux explicatifs, présenté comme un « camp d'extermination ». Et pour rendre la version plus vraisemblable, un plan minutieux en a été établi. Sa nomenclature se limite pourtant à huit emplacements : le premier serait celui de la « prison », dont on précise plus justement qu'elle était « l'antichambre de la mort » ; sa très petite taille confirme qu'il ne s'agissait que d'une façon de réguler le flux en direction des fosses d'exécution... Viennent ensuite un entrepôt, la baraque des fers, le chedi et diverses fosses individualisées. Rien en fait qui évoque un camp un tant soit peu permanent. On mentionnera enfin ce panneau de Tuol Sleng qui dresse la liste des victimes : « Des paysans, des ouvriers, des techniciens, des ingénieurs, des médecins, des enseignants, des étudiants, des moines bouddhistes, des cadres de Pol Pot, des soldats de tout grade, le corps diplomatique cambodgien, des étrangers, etc., [...] avec leurs femmes et leurs enfants. » On passera sur ce phalocratie d'un autre âge : il y avait au Cambodge aussi des femmes cadres ou responsables politiques sous Pol Pot, et même avant... Mais surtout cet unanimité victimaire, à l'instar d'Auschwitz dans sa présentation de l'ère communiste, ne permet plus de comprendre le principe de sélection des bourreaux. À Choeung Ek, un peu contradictoirement, on n'oublie pas de noter que « beaucoup d'habitants et de soldats de Pol Pot de la zone Est furent aussi envoyés là à partir de mai 1978 », ce qui a cependant son sens politique : Hun Sen passa au Vietnam pour échapper à cette purge.

Les mémoriaux périphériques

- 17 Que le tourisme et dans une moindre mesure la recherche tiennent à bout de bras Tuol Sleng est confirmé par l'état médiocre de beaucoup des quelque 80 mémoriaux recensés en 2004 par le DC-Cam, répartis sur l'ensemble du territoire. La plupart des visiteurs du Cambodge ignorent jusqu'à leur existence, et même pour les chercheurs khmérophones certains sont difficiles à retrouver. C'est peu dire que les autorités, centrales aussi bien que locales, ne s'ingénient pas à les mettre en valeur. Il y a cependant une exception : le Wat (« temple ») Phnom Sampeou, qui fait partie du circuit touristique de la ville de Battambang, deuxième cité du pays. Le lieu est spectaculaire : une grotte dans laquelle étaient jetées les victimes, par un trou dans la voûte. Deux petits sanctuaires ont été installés, à côté d'une sorte de vaste « bac à crânes ».
- 18 Les autres mémoriaux sont presque tous du même type, dont Choeung Ek apparaît le prototype en même temps que le plus spectaculaire, tant par la taille de son chedi que par la présence de charniers bien visibles¹⁴. On ne peut cependant dire qu'il y ait là le plus vaste des champs de mort : plusieurs mémoriaux sont entourés de fosses comptant au total bien plus de 13 000 cadavres. Les points communs frappent davantage que les différences. Presque tous sont construits dans des temples¹⁵, à la fois parce qu'il s'agissait des principaux lieux de détention et d'assassinat, et parce que ce sont des lieux auspicioseux, où l'on escompte le repos des âmes meurtries. On notera cependant que

l'ensemble des victimes tendent ainsi à être « bouddhisées », alors qu'une proportion significative (très vraisemblablement 10 à 20 %) étaient musulmanes, chrétiennes ou athées (pour les militants khmers rouges). Tous les mémoriaux correspondent à un bâtiment unique, dans lequel on ne pénètre en principe pas, et qui renferme tout ou partie des ossements humains recueillis dans les charniers situés à proximité. Ces ossements sont visibles de l'extérieur et emplissent fréquemment l'essentiel de la construction.

- 19 Le style des bâtiments est cependant assez variable. On distingue deux types principaux, qui correspondent aussi à deux époques. Les plus anciens, construits peu de temps après le génocide, sont de simples auvents en bois sous lesquels les ossements avaient été disposés, généralement derrière des grillages ou dans une cage de verre. On peut encore en voir, comme sur la colline surplombant Oudong, l'ancienne capitale. Mais à partir de la fin des années 1980 (1988 à Choeng Ek), ils furent remplacés par des édifices en dur, qui permettaient de protéger les restes humains des intempéries. Ce fut l'œuvre des communautés locales, des moines, parfois des partis politiques. Les styles sont assez variés, la taille relativement réduite étant une caractéristique commune – sauf à Choeng Ek, où le chedi s'élève à 62 mètres de hauteur. À Sala Trapeang Sva (Bati), il s'agit d'un bâtiment ressemblant à un petit wat, peint en bleu pâle, un panneau à l'entrée dressant la liste des donateurs. À Tuol Ta Phlorng, à Stoung, la construction est complexe : plateforme à deux niveaux, chedi octogonal à cinq étages, fleur de lotus sculptée devant la porte derrière laquelle on aperçoit les crânes, entassés jusqu'au plafond. Au Wat Sopheak Mongkol (Sisophon), le chedi est beaucoup plus simple : il ferait penser à un petit pavillon de nos banlieues, à deux étages, si ce n'était le pignon, orné de peintures bouddhiques. La proximité de Phnom Penh et du Wat Champuk Ka'Ek explique sans doute une floraison de petits stupas familiaux autour du mémorial proprement dit ; on trouve également là une statue du Bouddha couché, une école et un centre religieux de méditation.
- 20 Bien des mémoriaux sont assez ou totalement négligés : à Phnom Kamphlok, pourtant sur la route n° 1, il reste juste une sorte de grand panier d'ossements dans une salle délabrée, couverte de gravats. Les populations avoisinantes ne voient pas toujours d'un bon œil le monument, soit qu'elles soient trop pauvres pour l'entretenir, soit que la construction leur ait été imposée, soit plus simplement par peur des fantômes errants en peine que les ossements ne peuvent manquer de rassembler (Hughes 2004).

La mondialisation d'un génocide

- 21 Difficile à situer idéologiquement – ce qui ne pouvait que frapper d'aphasie les nombreux intellectuels pavloviens –, le drame du Cambodge fut longtemps peu évoqué au-delà des cercles spécialisés. Les choses ont changé depuis une décennie, du fait de la diffusion mondiale de certains des clichés de détenus de Tuol Sleng. L'impulsion initiale fut sans doute donnée en 1996 par un documentaire de la BBC, ainsi que par la publication d'un recueil de 78 photographies ; et surtout, en 1997, par l'exposition *S.21 ou le cauchemar cambodgien*, d'abord au Museum of Modern Art de New York, puis lors des Rencontres internationales de la photographie, à Arles, cette année-là consacrées au thème « Éthique, esthétique, politique ». Considérée par la grande presse comme le phare de ces Rencontres, son importance fut de fournir enfin une imagerie spécifique, immédiatement reconnaissable, et désormais incontournable, sur une tragédie aux contours jusque-là flous. Du coup, les photographies de Tuol Sleng, restaurées à partir de négatifs, ont été

très demandées et ont été en partie envoyées par le DC-Cam à plusieurs musées et lieux d'études, en particulier au musée du Génocide rwandais, à l'Instituto Sergio Motta (São Paulo), au Cambodian Cultural Museum and Killing Fields Memorial (Seattle) et au Cambodian American Heritage Museum and Killing Fields Memorial (Chicago).



Fig. 4 Musée de Tuol Sleng, prison S-21. Photo : Bruno Fontana, série S-21 artiscopes.

- 22 Ces deux derniers, tous deux ouverts en 2004, sont apparemment les seuls à être consacrés au génocide cambodgien en dehors du Cambodge. Ils ont la particularité de résulter d'initiatives de réfugiés aux États-Unis : une petite communauté (5 000 personnes dans l'Illinois, qui se sont cotisées), un individu (Dara Duong, qui perdit son père sous Pol Pot et commença ses collections dans son garage) dans l'État de Washington. Les deux musées sont largement consacrés aux divers aspects de la culture khmère, et celui de Chicago a aussi une section sur les réfugiés cambodgiens aux États-Unis. Néanmoins – cela ressort particulièrement dans les articles de presse –, le génocide constitue leur raison d'être et l'élément central de leurs collections. Celles-ci, sur le sujet qui nous intéresse, sont modestes : menottes ou chaînes, matériel médical d'époque à Chicago, uniformes khmers rouges (présentés sous la forme d'un tas informe) et drapeau du régime à Seattle. Les objets ont été fournis par des réfugiés ou envoyés par le DC-Cam. Ce dernier a aussi fourni les indispensables photographies d'identité (1 200 à Seattle). Dans les deux cas, les moyens sont limités et les arides panneaux explicatifs s'en ressentent. Le musée de Chicago a cependant construit, en guise de péristyle, un impressionnant mémorial formé de 80 colonnes de verre sur lesquelles sont inscrits 4 000 noms de victimes, issues essentiellement des familles de réfugiés locaux. Il se termine par un panneau blanc, couleur du deuil en Asie orientale. Au centre du dispositif, on trouve une fleur de lotus (symbole bouddhique) et l'inscription : « Nous continuons notre route avec compassion, compréhension et sagesse. » De plus, le musée a lancé avec les autorités locales, à destination des enseignants, un programme d'information sur les génocides. La liste des cas cités est significative à la fois des communautés représentées dans le Middle West et d'un centrage sur l'actualité proche : Arménie, Ukraine, Cambodge, Bosnie, Rwanda, Soudan, en sus de la Shoah.

Conclusion

- 23 À qui s'adressent *aujourd'hui* S-21 et Choeung Ek, qui à peu près seuls représentent aux yeux du monde le génocide cambodgien ? Si l'on en juge par les visiteurs, aux étrangers, et parmi ceux-ci à une grande majorité de touristes. On vient s'ébaubir à Angkor et frémir à Tuol Sleng. Dans une capitale qui compte peu de lieux remarquables, le « tourisme génocidaire » est devenu un *must*. Cela vaut mieux que rien : sans les touristes, les lieux seraient peut-être totalement à l'abandon – ou livrés à la spéculation immobilière. Mais on est loin d'une valeur pédagogique sûre : les principaux intéressés – les Cambodgiens – tournent le dos au musée du Génocide ; et les Occidentaux y voient soit la trace d'une monstruosité grotesque, sorte d'ovni historique, soit, pour les plus politisés, la confirmation de l'horreur du nazisme. Quant aux autres lieux de mémoire évoqués, au Cambodge ou dans la diaspora, on distingue pour l'instant mieux leur fonction communautaire que leur rôle mémoriel. Se calqueront-ils sur les *success stories* de Phnom Penh pour diffuser, tels de petits clones, les mêmes représentations du génocide ? Feront-ils surgir les éléments d'autres discours sur une histoire encore brûlante ?
-

BIBLIOGRAPHIE

COUGILL, Wynne

2004 *Buddhist Cremation Traditions for the Dead and the Need to Preserve Forensic Evidence in Cambodia*. Phnom Penh, Documentation Center of Cambodia.

HUGHES, Rachel

2004 « Memory and sovereignty in post-1979 Cambodia: Choeung Ek and local genocide memorials », in Susan Cook, éd., *Genocide in Cambodia and Rwanda*. Yale, Yale University Press, *New Perspectives* : 269-292.

MARGOLIN, Jean-Louis

2004 « La mémoire du génocide cambodgien, ou comment s'en débarrasser », in *Revue d'histoire de la Shoah* 181 « Génocides : lieux (et non-lieux) de mémoire » : 317-337.

NATH, Vann

1998 *A Cambodian Prison portrait: One Year in the Khmer Rouge's S-21*. Bangkok, White Lotus.

RILEY, Chris, NIVEN, Douglas

1996 *The Killing Fields*. Santa Fe, Twin Palms Pub.

Documentation Center of Cambodia : www.dccam.org

NOTES

1. Au moins 14000 détenus passèrent par Tuol Sleng, mais ils étaient rapidement assassinés ou mouraient de faim. Il n'y eut que 7 survivants.
 2. D'après la traduction non officielle de Bun Sou Sour, du DC-Cam, disponible sur le site Internet du centre.
 3. Ou « Organisation » : façade du parti communiste jusqu'en 1977.
 4. Cité dans un message signé de de Kytran, forum Internet *ott.vietnamese*, 13 novembre 2000.
 5. Circulaire du Premier ministre du 14 décembre 2001 sur « La préservation des restes des victimes du génocide », site Internet du DC-Cam.
 6. Certains éléments de cette partie proviennent de mon article (Margolin 2004).
 7. C'est l'une des réalisations les plus remarquables du Cambodia Genocide Programme.
 8. L'exposition a aussi été montrée à l'université américaine de Rutgers (New Jersey).
 9. Édifice également connu sous le nom de stupa. Il s'agit fondamentalement d'un reliquaire, dans lequel on ne pénètre en principe pas, souvent censé renfermer un poil ou une dent du Bouddha.
 10. Il y aurait évidemment sur ces points à mener une comparaison avec le Rwanda (voir l'article de Célestin Kanimba Misago de ce dossier).
 11. Le seul ouvrage de ce groupe est celui de Vann Nath, illustré par le film de Rithy Panh (Nath 1998).
 12. Le service S-21 avait quelque 200 fonctionnaires pour un effectif de détenus oscillant entre 1 000 et 1 500.
 13. Seul chef khmer rouge actuellement emprisonné pour crimes contre l'humanité
 14. Les constatations qui suivent sont fondées sur l'étude de 8 mémoriaux, en sus des 2 déjà cités.
 15. Au Cambodge comme presque partout en Asie, le temple désigne une enceinte sacrée, parfois très vaste, comprenant une multiplicité de constructions autour du sanctuaire principal.
-

RÉSUMÉS

La mémoire du génocide commis par les Khmers rouges de Pol Pot représente un enjeu crucial pour le Cambodge. Deux tendances contradictoires ont été à l'œuvre : gêne et mise à l'écart du côté cambodgien, intérêt grandissant du côté occidental. Du fait des pressions venues de ce dernier (y compris des touristes), les lieux-témoins, et d'abord la prison de Tuol Sleng, sont parfois remis en état et développés. L'ampleur des crimes commis y frappe tout visiteur et les investigations des historiens y trouvent un support essentiel. Néanmoins, un double travestissement menace : la spectacularisation de l'horreur et son rejet du côté d'une monstruosité mi-individuelle, mi-abstraite. L'effet ne pourrait en être que la dissimulation des chaînes de responsabilité et des conséquences du fanatisme idéologique. L'action des communautés locales au Cambodge et le travail mémoriel des réfugiés de la diaspora pourraient participer d'un recours.

The memory of the genocide committed by Pol Pot's Khmer Rouge is a crucial issue for Cambodia. Two contradictory trends have been at work—embarrassment and relegation to past history on

the part of Cambodians themselves, and growing interest on the part of the Western world. Because of pressure from the latter (including that exerted by tourists), places bearing witness to the catastrophe—Tuol Sleng prison is a case in point—have often been restored and developed. The horror of the crimes committed there cannot fail to affect visitors, and they are essential to historians' investigations. There is, however, danger of a dual misrepresentation—spectacularising the horror and rejection of it as a half abstract, half individual monstrosity. The result can only be dissimulation of chains of responsibility and of the consequences of ideological fanaticism. Action taken by local communities in Cambodia, and memorial work on the part of diaspora refugee, might help to correct the situation.

INDEX

Keywords : Cambodia, genocide, memory, museum, globalization

Mots-clés : Cambodge, génocide, mémoire, musée, mondialisation

AUTEUR

JEAN-LOUIS MARGOLIN

florval@yahoo.com. Université de Provence Institut pour la Recherche sur le Sud-Est asiatique